

Nous allions à l'école des Frères à Chazelles 3,5km à pieds sauf les jours de marché où mon père attelait le char à banc (la charrette) et nous étions heureux d'éviter la marche. Nous portions des galoches en cuir et bois dessous, bois qui s'usait très vite alors notre père clouait une plaque de cuir qu'il faisait tenir avec des «mouchettes» : sorte de pointe à 4 piques et à tête plate d'un cm² qui était résistantes à l'usure mais avaient l'inconvénient de faire du bruit sur la route et dans les classes et celui plus grave, pour nous gamins, c'était de dégrader les « coulures » - glissades dans la cour de l'école - et les gamins de la ville nous incendiaient : «Paysan, monte pas là-dessus tu rayes» : c'était très humiliant.



Il faut dire que l'école Libre avait presque tous les enfants de la campagne, la bourgeoisie, les commerçants et artisans tandis qu'à l'école Laïque, c'étaient plutôt les fils d'ouvriers, chapeliers pour la plupart. De la guerre, il restait aussi pour certains une forme d'animosité envers le monde rural qu'il considérait comme privilégié, ayant pendant cette période toujours pu manger à sa faim et pour certains, peut-être, profiter de cette situation, ce qui n'était pas le cas pour mes parents ou mes voisins, qui ont toujours continué à vivre modestement. Ce dont je me souviens, ce sont ces nombreux amis que ce sont fait mes parents en les approvisionnant en beurre fromage etc..., amis qu'ils ont toujours gardé. Le dimanche matin après la messe, ma mère et moi, nous avons continué très longtemps à leur apporter ce dont ils avaient besoin.

A l'école je n'étais pas le premier mais toujours dans le premier tiers et des tours de cour ? Je n'en ai pas fait beaucoup. Pas très bilingue et je dois dire aussi, pas encouragé par mes parents qui avaient déjà envoyé mon frère aîné en pension et mon frère cadet à l'école cléricale de Saint-Martin-en-Haut qui ne coûtait pas cher : le clergé plus à l'aise financièrement qu'aujourd'hui recrutait...et particulièrement dans les campagnes. Je ne devais donc pas continuer après le certificat, stade que mes parents considéraient comme suffisant pour faire un paysan. Du coup, à 14 ans j'arrêtais l'école tout heureux de prendre un pantalon pour faire l'homme.



Je ne m'étendrai pas sur l'erreur que j'ai fait ce jour-là, mais elle tombait à pic pour mon père qui, victime d'un épanchement de synovie mal soigné à un genou, dut se faire opérer cette articulation en partie «pourri». Le chirurgien enleva d'ailleurs toute l'articulation, coupa toutes les parties abîmées et souda le tibia au fémur, ce qui cloua mon père au lit pour 6 mois, le rendit boiteux avec une jambe de 4cm plus courte que l'autre. Cette jambe raide était évidemment très handicapante au début. Mais au moins il ne souffrait plus et elle était sauvée. Tout cela tombait cependant très mal : on était en pleine période de fenaison, qui précédait les moissons. Je fus donc le bienvenu à la ferme.

A 52 ans, mon père passa son permis de conduire à l'auto-école Girard. Puis il acheta une vieille Rosalie au même artisan qui faisait aussi le mécano. Le dimanche, nous montions tous en voiture pour aller à la messe : il fallait s'arrêter parfois pour mettre de l'eau dans le radiateur qui fumait mais nous étions si heureux et si fiers malgré tout.



Après pas mal d'ennuis mécaniques, il la changea pour une deux chevaux camionnette qu'il dut faire aménager à la suite des séquelles de son opération du genou : sa jambe droite raide ne lui permettant pas d'atteindre les pédales.



Pour bénéficier des allocations familiales créées depuis peu, on devait continuer l'école jusqu'à 17 ans. En guise d'école, chaque samedi, l'abbé Dumas nous faisait une heure d'enseignement général, suivie d'une autre avec le charron Grégoire puis d'une encore avec le menuisier Brossat et enfin d'une dernière appliquée à l'agriculture avec P. Fayolle de Maringes. C'étaient tous des professionnels mais je n'ai pas retenu grand-chose de cette formation : il n'y avait ni discipline, ni examen final. On pensait plutôt à s'amuser.

En 1954 il y eut un changement important dans la famille. Le père Chanavat (Benoit) de Belle-Croix qui s'occupait des 4 fermes Odin proposa à mon père, et pour mon frère aîné alors âgé de 19 ans, la ferme de Côte-Chaude : elle se libérait.



Mon père accepta bien entendu. Le changement fut programmé pour la Toussaint 1955. Toutefois, mon père petit à petit rétabli, je me trouvais en surnombre à la ferme. On m'envoya donc deux jours par semaine travailler à Belle-Croix. Ce n'était pas le bagne mais le plus dur, bien qu'habitant à quatre cents mètres, c'était de devoir coucher sur place... dans le lit de la maîtresse de maison que j'avais vu morte deux semaines auparavant et pour laquelle j'avais dû porter la croix le jour de l'enterrement, comme cela était la coutume à l'époque.



Je me souviens d'ailleurs n'avoir pas beaucoup dormi la première nuit interrompue par un réveil à 5h.30 et par la sœur de la maîtresse décédée, célibataire. Ce n'était pas Folcoche... même si elle ressemblait beaucoup à Alice Saprich, Vers 6h. elle m'avait apporté du café à l'étable où je me trouvais déjà et à 8h. on m'avait fait rentrer dans la maison pour un petit déjeuner comportant une soupe, du café au lait sucré à la saccharine, un reste de la guerre, du lard cuit, chaud, épais et rance qu'il me fût impossible d'avalier. A la maison on ne nous obligeait pas à en manger. Après ce repas le père Benoit m'avait emmené sur mon lieu de travail pour couper les fougères ou les ronces qui envahissaient certaines prairies. Ce sera d'ailleurs souvent ce travail qui me sera dévolu. L'après-midi, j'étais allé aider à l'arrachage des «topines » ou des raves pour l'alimentation du bétail. Le soir, à la grange, il m'avait fallu tirer du foin du fenil avec un bois muni d'un crochet afin que les vaches mangent une matière bien aérée et sans poussière.

Tel devait être en gros mon travail journalier.

Dans la ferme, il y avait un maitre-valet à temps complet qui logeait à l'extérieur de l'enceinte dans un appartement construit à cette intention, hors de la vue des gens qui arrivaient, puis un réfugié de la guerre d'Espagne qui se plaignait à moi, sans arrêt de la nourriture. .

L'étable était remplie par 22 vaches : c'était la ferme la plus importante de Chazelles. Elle l'est encore aujourd'hui.